

Les mémoires du diable : comédie vaudeville en 5 actes : [compte-rendu]

Autor(en): **Monnet, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 11

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179861>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

mille, l'*Educateur*, le *Conteur vaudois*, etc., ont commencé depuis.

6 journaux *politiques* dont 2 quotidiens avec 10,000 abonnés et un tirage de 2,116,400 feuilles par an.

4 recueils *religieux* avec 5,900 abonnés et un tirage de 197,600 feuilles.

3 recueils *instructifs* avec 3,200 abonnés et un tirage de 50,400 feuilles.

5 journaux *divers* avec 3,000 abonnés et un tirage de 60,000 feuilles.

Enfin 8 feuilles d'*avis* avec 6,800 abonnés et un tirage de 354,600 feuilles.

C'est un total de 26 journaux avec 28,900 abonnés et un tirage de 2,779,000 feuilles.

Les annonces insérées dans nos principaux journaux politiques produisaient 30,000 fr. par an, celles dans la *Feuille officielle* et les feuilles d'avis 20,000. En tout, plus de 50,000 fr. — Les abonnements se montaient à 213,500 fr. En résumé le journalisme entraînait pour plus du tiers dans le chiffre du produit annuel de la typographie vaudoise.

Nous ne sommes pas en mesure de donner pour le moment les chiffres actuels, mais nous croyons être assez rapprochés de la réalité en estimant que ces chiffres doivent être au moins doublés, ce qui ferait un total de recettes annuelles de plus d'un demi-million de francs pour la presse périodique de notre pays.

Un catalogue complet des 160 journaux qui ont été publiés successivement dans le canton et de leur durée aurait quelque intérêt, nous le publierons plus tard.

Alex. M.

Les mémoires du diable,

Comédie vaudeville en 3 actes,

représentée par la SECTION ARTISTIQUE DU CLUB ROMAND.

Outre les réunions intimes, les fêtes de famille, les lectures au coin du feu, il est difficile de trouver à Lausanne des distractions pour égayer nos soirées d'une manière un peu intéressante. Une heureuse occasion s'est cependant offerte à nous lundi dernier, la seconde soirée dramatique donnée cet hiver par la *section artistique du club romand*. Nous n'avons rien dit de la première, car pour apprécier ces soirées et en rendre compte, il faut nécessairement y assister : la salle était si comble qu'il nous fut impossible d'y pénétrer. Cette fois-ci, un peu moins d'encombrement nous a permis de jouir, du commencement à la fin, de la représentation des *Mémoires du diable*, cette belle comédie-vaudeville de MM. Etienne Arago et Paul Vermond.

Lorsque de simples amateurs osent s'attaquer à une œuvre de cette importance, pleine de difficultés d'exécution et de mise en scène, il vaut bien la peine d'aller jusqu'au Casino, tout d'abord pour encourager ces amateurs, et ensuite pour voir comment ils s'en tireront. Eh bien, nous y sommes allés et nous y avons éprouvé un vrai plaisir. Nous ne ferons cependant pas comme quelques journaux qui, pour se libérer de la tâche d'un compte-rendu, embouchent, en quinze ou vingt lignes, la trompette banale de l'éloge de convention, et disent que « tout a parfaitement réussi et que la salle était comble. » Un compte-rendu pareil a le double inconvénient d'abuser l'amateur par de vaines louanges, et de n'inspirer aucune confiance aux personnes qui s'y connaissent quelque peu.

Dès l'ouverture du premier acte, nous eûmes confiance en nos amateurs et nous ne doutâmes nullement de la réussite de la représentation. Le dialogue de Valentin et de M^{me} Giraud dispose tout de suite le spectateur à la gaieté. Il y a chez

ces deux amateurs un naturel, un entrain qui plaisent, une comique naïveté bien ménagée qui tempère et déride toujours à propos le caractère sérieux des autres rôles. Les adieux de Valentin à M^{me} Giraud, alors qu'il quitte le château de Ronquerolles, son paquet de hardes sur ses épaules, est des plus désopilants.

Les rôles de femmes sont remplis par des hommes ; chacun sait qu'il n'est pas possible de faire autrement dans notre bonne ville où les pieds mignons des Lausannoises ne se hasardent point sur la scène ; chose regrettable pour le spectateur, qui est toujours très désenchanté lorsqu'il voit se draper gauchement, dans une magnifique toilette de baronne ou de marquise, les formes d'un gros et fort garçon de vingt ans.

Il faut réellement un effort de bonne volonté pour s'habituer à entendre, dans la bouche d'une jeune amoureuse, la grosse voix d'un carabinier ou d'un chasseur de gauche, et voit se jouer l'éventail ou le mouchoir de batiste brodé dans une main qui ne peut imiter la souplesse ni la grâce d'une main féminine.

Cela dit, nous demanderons à nos chers amateurs de nous permettre ici quelques observations bienveillantes.

M^{me} la baronne de Ronquerolles, un des rôles importants, a un timbre de voix très agréable, une diction pure qui l'ont fait écouter avec plaisir, nous en sommes certain ; mais elle aurait pu faire mieux encore, en précipitant moins le débit, en récitant moins certaines tirades ; de telles dispositions font toujours supposer que l'acteur ne s'est pas assez identifié avec son rôle, ou qu'en proie à l'intimidation, il a hâte d'achever sa réplique.

A sa fille, Marie, nous dirons : vous avez une mémoire excellente, beaucoup de sang-froid, un jeu naturel, mais un peu trop de miel dans la voix ; cette douceur uniforme pourrait devenir fatigante ; il faut mieux nuancer l'intonation.

La comtesse de Cerny, charmante dans son costume, avait parfois un air trop cavalier ; elle semblait oublier que dès le lever du rideau à la chute de celui-ci, elle n'appartenait plus aux fils d'Adam ; — de très bons moments, du reste.

Le rôle le plus long, le plus difficile, qui tient en haleine tous les autres, celui de Robin, a été très bien interprété par M. G. Tout ce que nous pourrions lui reprocher, ce serait, parfois, un peu de dureté dans l'expression. Mais en général M. G. s'est bien soutenu ; il apporte sur la scène, où l'on aime à le voir revenir, beaucoup d'animation. C'est un vrai succès pour un amateur de s'acquitter comme il l'a fait d'un rôle aussi important.

Quant au chevalier de la Rapinière, nous en sommes désolé, mais nous n'avons pour lui que des éloges : facilité, aisance et naturel dans le jeu, diction pure et élégante, sobriété de mouvements, finesse dans l'interprétation du rôle, tout lui est échu. Rien dans l'intonation de la voix, dans la mobilité et l'expression des traits, rien dans la pose ou le geste qui ne soit donné à point, qui ne soit bien compris et consciencieusement étudié. Avec lui, les bons amateurs jouent avec un réel plaisir ; les débutants se sentent soutenus et se perfectionnent. Aussi nous croyons pouvoir dire que le concours de M. J. B. a été des plus précieux dans l'étude de la pièce dont nous parlons.

Parmi les autres rôles, qui sont des rôles secondaires, il en est un cependant que nous ne devons point passer sous silence, quoiqu'il soit très silencieux, c'est celui de Gauthier, le maçon, qui se borne à des *oui* et des *non*, plus ou moins accentués suivant les circonstances. Il y a dans cette espèce de mutisme tout un art, toute une mimique peut-être aussi difficile à soutenir que bien d'autres rôles. M. R. nous a paru saisir parfaitement le caractère du sien ; aussi a-t-il recueilli de vifs applaudissements, lorsque se déchargeant du poids d'un secret qu'il garde depuis longtemps, il rend le bonheur à une famille affligée et donne libre essor à sa joie. — Nous ferons cependant observer à M. R. qu'il ne faut jamais oublier ses entrées.

Nous croyons pouvoir dire enfin que l'ensemble de la représentation a bien réussi et fait grand plaisir à tous ceux qui y ont assisté. — Mais rendons justice à tout le monde et n'oublions pas de remercier celui qui a pris l'initiative de cette jolie fête dramatique, M. Henri Gerber. On peut juger

combien il lui a fallu de persévérance et de zèle pour mener à bien l'étude de l'œuvre de MM. Arago et Vermond et obtenir un aussi beau résultat. — Il a trouvé sa récompense dans l'accueil empressé du public lausannois et les applaudissements sympathiques d'une salle toujours comble.

L. M.

L'histoire est un grand recommencement ; les détails de la vie humaine ont beau varier, le fond reste le même : quarante-trois ans avant la mort de Maximilien, presque jour pour jour, un même drame sanglant se passe au Mexique.

Comme Maximilien, Iturbide avait cru à la minorité qui le disait adoré du peuple ; comme lui, il avait ceint la couronne impériale ; comme lui, il mourut fusillé. M. Claretie a très dramatiquement raconté dans l'*Indépendance* la mort de ce premier empereur du Mexique.

Chassé des Etats qu'il avait conquis, proscrit par le Congrès, réfugié en Angleterre, menacé de mort s'il remettait le pied sur le territoire de la république mexicaine, il s'embarqua à Londres avec ses enfants, revint au pays qui le repoussait, et, en débarquant, alla droit au général Felipe de La Garza, en lui disant : « Je suis l'Empereur ! » — Garza répondit en lui demandant son épée et en lui annonçant de se préparer à mourir. — « Quand cela ? » — « Dans trois heures. » — Iturbide s'inclina et réclama son chapelain. Mais au moment de donner l'ordre de l'exécution, le commandant Garza hésita, soit crainte, soit pitié, et envoya au Congrès de Tamaulipas, séant à Padilla, la nouvelle de la capture ; puis, sous bonne garde, il conduisit le prisonnier aux députés, en donnant — chose bizarre — à Iturbide lui-même le commandement des soldats de l'escorte. Il faut lire dans Soulier et dans Magnabal le récit de cette singulière et lugubre catastrophe. En arrivant à Padilla, l'Empereur apprend que le Congrès, se constituant en tribunal, l'a déjà condamné à mort. Il était six heures du soir. — « Savez-vous, dit Iturbide aux soldats, savez-vous ce qui arrive ? Vous allez me fusiller, mes amis. » Et au moment de partir : « Allons donner un dernier coup d'œil au monde. » — Le lieu de l'exécution était assez éloigné. — « On me fait marcher bien longtemps, » répétait le condamné. — Quand on s'arrêta, il détacha de son cou son rosaire, le donna au prêtre : « C'est pour mon fils aîné, » et prenant sa montre : « Pour mon plus jeune fils. Arrêtez les aiguilles à l'heure de ma mort ! Quant à cette lettre, elle est pour ma femme. » — Ensuite regardant sa bourse, il y trouva trois onces d'or, en petite monnaie, et les fit distribuer à la troupe. — Au moment de donner le signal des coups de feu, Iturbide s'écria d'une voix claire : — « Mexicains, à cette heure de mort, je vous recommande l'amour de la patrie, c'est lui qui doit vous conduire à la gloire ! Je meurs pour vous avoir secourus, mais je meurs content, parce que je meurs parmi vous. » — « Feu ! » dit-il ensuite à l'adjudant Castillo. — Il tomba roide mort.

Il est à Paris un atelier de peintre où l'on est sûr de ne jamais rencontrer un visage morose, une physionomie hostile, un air refrogné ; il est vrai que l'artiste fait tout ce qu'il peut pour cela.

Un matin, il était à son chevalet. Entre un visiteur... X... salue. Le monsieur s'installe, cause peinture comme un bonnetier de la rue Saint-Denis, se pose en *ami des artistes*, et peu s'en faut qu'il ne demande au peintre la permission de le tutoyer. Celui-ci l'écoute avec une impatience visible, ne lui répond que par monosyllabes, et, pour en finir, l'engage à visiter sa galerie. Tandis que le gêneur lor-

gne toutes les toiles d'un air capable, distribuant un éloge par-ci, une critique par là, X... croque rapidement sa binette, et le congédie avec force salutations.

Puis, il mande le concierge :

— Jean, dit-il, en collant le croquis sur un album encore vierge, retenez bien cette figure-là... Quand vous la verrez paraître à votre vasistas, je n'y suis pas, entendez-vous !

Depuis ce jour, l'album s'est enrichi d'un certain nombre de sujets. Lorsqu'un des originaux se présente, Jean l'ouvre lentement, fait une confrontation sévère, et, l'identité une fois reconnue :

— M. X... est absent, répond-il avec une politesse affectée :

— Et savez-vous quand il rentrera ?

— Dans deux ans... il est en Amérique !

Dans un article intitulé : *Les salons de Paris*, un chroniqueur traçant à grands traits le portrait des dames les plus distinguées de la haute société parisienne, termine par MADAME... TOUT LE MONDE, qu'il dépeint comme suit :

Age : Tous les âges, rarement celui qui s'avoue.

Taille : Cela varie à l'infini ; cela s'augmente par des talons, se corrige par le corset ; les bosses se cachent.

Cheveux : Noirs, blonds, roux, gris, blancs, naturels ou pommadés, poudrés, cosmétiqués, ajoutés, teints.

Sourcils : Dieu les commence, le crayon les finit.

Nez : Il y en a de longs, de courts, de moyens. On ne peut en changer la forme.

Bouche : On ne change pas la bouche, mais le sourire varie à l'infini. Pour les dents c'est autre chose.

Barbe : Hélas ! quelquefois, et cela repousse.

Menton : Pointu ou rond, court ou long. La femme grasse en a plusieurs ; la femme maigre n'en nourrit qu'un seul.

Visage : Ovale et rond chez les jeunes, à plusieurs étages chez les vieilles.

Teint : Brun, blanc, rose, jaune, rouge. Se cache avec le voile, se corrige par les lis et les roses trouva- bles chez le parfumeur.

Signe général : Amour de la toilette.

Un professeur de géographie en montrant les îles Sandwich sur la carte disait gravement à ses élèves : « Tout le monde sait que le célèbre navigateur Cook » fit trois fois le tour du monde ; mais ce que l'on » ignore généralement, c'est qu'il fut tué dans son » avant-dernier voyage par les naturels de ces îles. »

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.